

René / Chateaubriand ; avec
des pointes sèches en
couleurs de Malo Renault

Chateaubriand

René



Avec des pointes-sèches en couleurs
de
MALO RENAULT

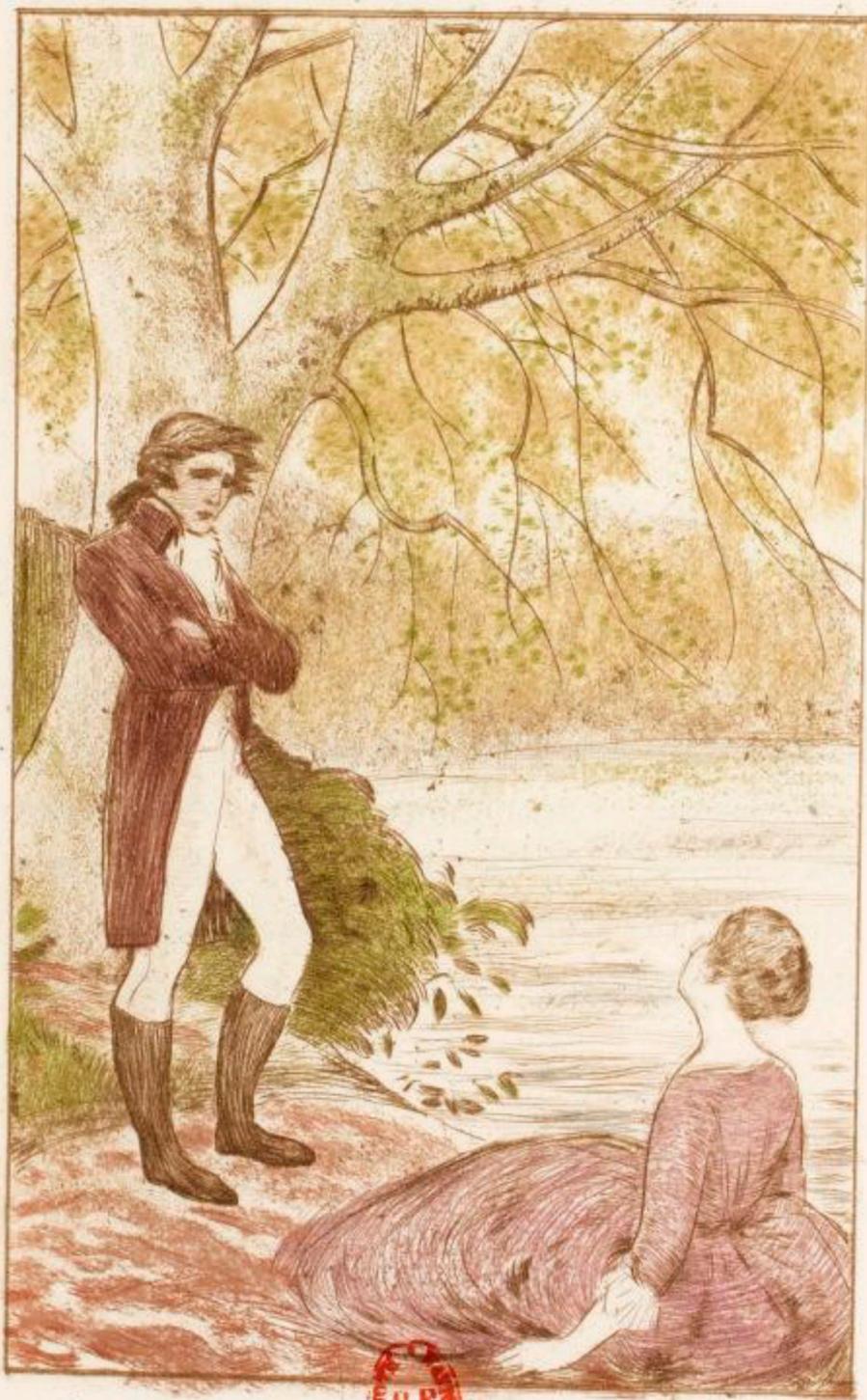
A Paris chez Dorbon aîné

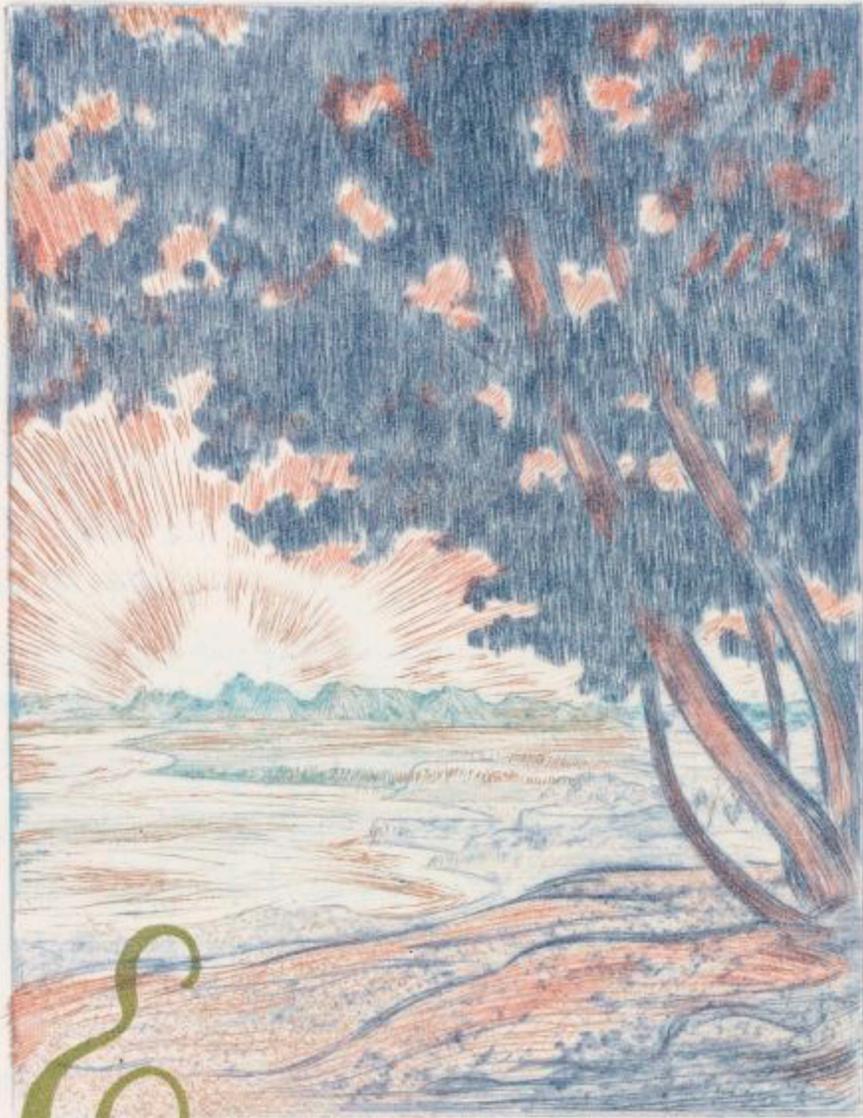
RENÉ

Risner

m Yr

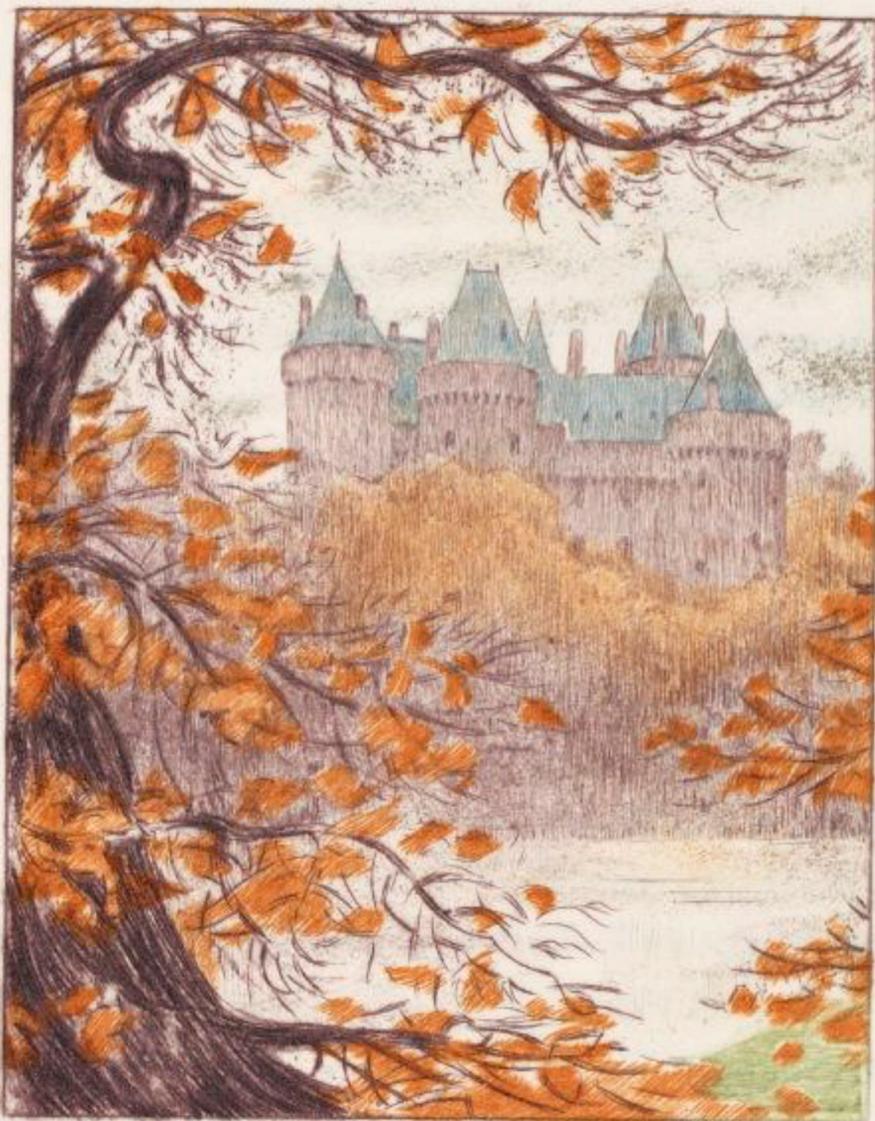
220





EN ARRIVANT chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant

RENÉ



un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices.

R E N É



qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui

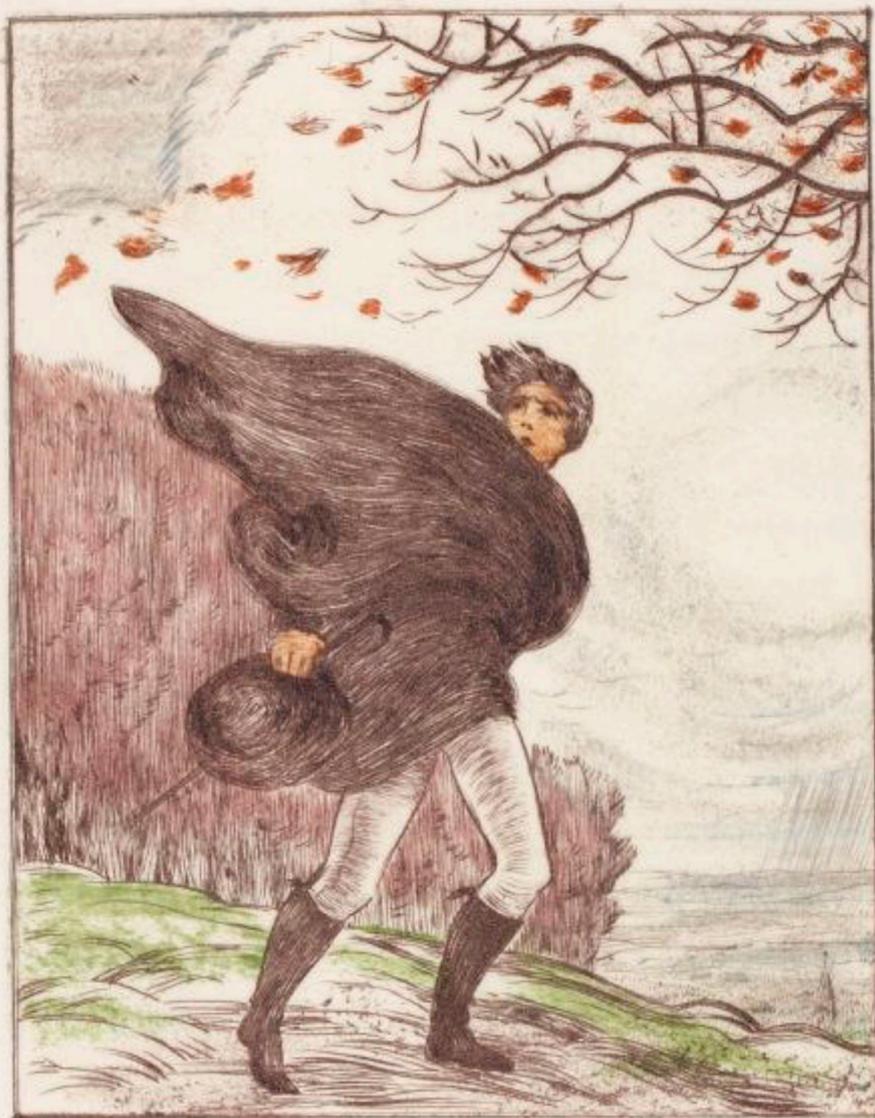
RENÉ



d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

» Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

RENÉ



chais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

R E N É



» Ne t'explique point, ne t'excuse point,
» je sais tout ; j'ai tout compris, comme
» si j'avais été avec toi. Est-ce moi que
» l'on trompe, moi qui ai vu naître tes
» premiers sentiments ? Voilà ton mal-
» heureux caractère, tes dégoûts, tes
» injustices. Jure, tandis que je te presse
» sur mon cœur, jure que c'est la der-
» nière fois que tu te livreras à tes folies ;
» fais le serment de ne jamais attenter à
» tes jours. »

» En prononçant ces mots Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers ; c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur

R E N É



» peines! Elle serait tout amour, toute
» innocence devant toi ; tu croirais re-
» trouver une sœur.

» Je pars pour le couvent de Ce
» monastère, bâti au bord de la mer,

R E N É



un regard où il y a tant de reproche et de douleur que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

R E N É



seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédaï à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errais sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevais

R E N É

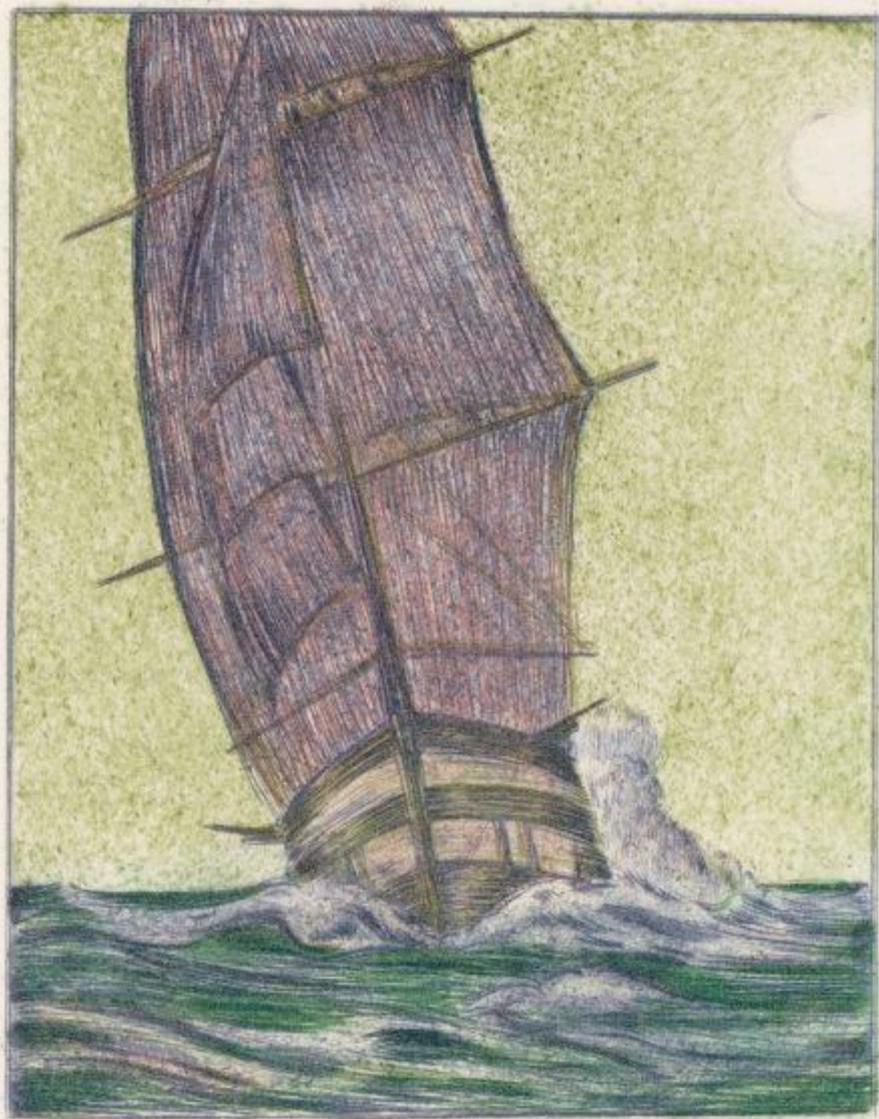


tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire.

» Soleil de ce ciel nouveau maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répétez les accents

LE PRÉSENT OUVRAGE

achevé d'imprimer le 15 octobre 1925, pour le texte, par Frazier-Soye, et pour les pointes-sèches en couleurs, par Porcabeuf, a été tiré à trois cent cinquante exemplaires, savoir :

Un exemplaire unique sur papier des Manufactures Impériales du Japon, avec les dessins et croquis originaux de l'artiste, une suite avant la lettre de toutes les gravures et les épreuves de décomposition de chacune d'elles ;

Douze exemplaires sur papier des Manufactures Impériales du Japon, avec une suite avant la lettre et les épreuves de décomposition, numérotés de 2 à 13 ;

Trente-sept exemplaires sur papier des Manufactures Impériales du Japon, avec une suite avant la lettre, numérotés de 14 à 50 ;

Et trois cents exemplaires sur papier vélin d'Arches, numérotés de 51 à 350.

*Exemplaire du dépôt
légal*

L. P.